

6

ÉLOGE
DU
DOCTEUR GUBIAN



2

INDEX

PROTEIN-GLUCAN

Académie impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon

ÉLOGE
DU
DOCTEUR GUBIAN

PAR
M. F. MONIN



LYON
ASSOCIATION TYPOGRAPHIQUE
Regard, rue de la Barre, 12.

1869

ELOGE

DOCTEUR GUBIAV

1800

1801

1802

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

ÉLOGE DU DOCTEUR L. GUBIAN

Multis ille bonis flebilis occidit.

Il y a quelques mois à peine qu'un beau et noble vieillard, ami et collègue d'un bon nombre d'entre vous, et qui vous appartenait à plus d'un titre, d'esprit et de cœur, sinon officiellement, revenant, par une froide matinée, de visiter un malade, tombait, presque à sa porte, sous le coup de l'une de ces atteintes subites, privilège en quelque sorte malheureux de ceux qui consacrent leurs veilles au service de leurs concitoyens ou au profit de la postérité. Absorbé par les exigences d'une clientèle nombreuse que lui avait acquise sa vieille expérience, jointe à une habileté hors ligne et à un désintéressement dont il faut chercher des exemples dans des temps déjà loin de nous ; sourd aux avertissements de ses proches et de ses amis, qui lui conseillaient en vain le repos, il succombait à sa tâche et mourait à la peine, sur ce champ de bataille du médecin, théâtre journalier de tant d'obscurs sacrifices, que le monde côtoie à chaque instant, sans se douter de ce qu'il recèle d'humble dévouement et de résignation sublime ; sans qu'il y ait pour lui d'autre témoin que l'œil de Dieu ; sans espoir d'autre récompense que ce contentement intérieur qui accompagne l'homme de bien, et l'intime jouissance du devoir accompli.

Cet homme de bien, ce savant, ce philosophe, ce sage, et, j'oserais ajouter, ce chrétien si oublieux de lui-même, si bon pour les siens, si

affectueux pour tous, c'est Louis GUBIAN. Nature artistique et finement trempée; esprit élevé, cœur d'élite, médecin judicieux, érudit et plein de tact, il réunissait en lui, à un rare degré, une foule de dons qui se rencontrent d'ordinaire disséminés chez la plupart des hommes; aimé, vénéré, honoré de tous, clients, amis, parents, confrères, son mérite, que n'altéra jamais la flatterie, ne fut égalé que par sa modestie.

Tel est, Messieurs, l'homme remarquable à tant de titres dont j'entreprends de relater devant vous la vie; tâche dont je n'avais pas entrevu d'abord toute la grandeur, et que me rend bien difficile le souvenir de tant de témoignages non moins éloquents que sympathiques, prodigués sur sa tombe par tout ce que la grande famille médicale, et votre Société elle-même, contient d'hommes éminents par l'esprit et par le cœur. Que l'honorable amitié et la profonde estime que je professais pour le défunt, jointe à la tendre sympathie que j'éprouve pour son fils, me servent d'excuse; oubliez pour quelques instants, s'il est possible, mon peu de mérite et mon humble personnalité, pour ne vous souvenir que des grandes qualités de celui dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge.

Que vous dirai-je, Messieurs, que vous ne sachiez tous, ou presque tous, aussi bien que moi? Combien parmi vous ont pu apprécier sa bonté, son urbanité, sa douceur dans les rapports sociaux et dans les rapports scientifiques, son érudition et la rare modestie avec laquelle il la mettait au service de tous, sans chercher jamais à en faire parade! Ah! c'est que chez lui le cœur était à la hauteur de l'esprit, et qu'il avait découvert de bonne heure et mis en pratique le secret qui fait les âmes supérieures et sympathiques: Aimer et se faire aimer!

Si nous cherchons la raison d'être de cette forte et aimable nature, nous la trouverons, comme cela a lieu presque toujours, dans l'âpreté des premières luttes de la vie contre la destinée. On dirait qu'il y ait comme un poli et un perfectionnement attaché au frottement des hommes et des choses, quand nous sommes forcés de passer en quel-

que sorte au laminage des intérêts humains. Jeune, Gubian fit, comme presque chacun de nous, sa première veille des armes dans cette carrière ardue d'une concurrence effrénée, où le mérite obscur ne peut arriver à se dégager de sa gangue qu'à force de lutttes et de sacrifices; mais une fois parvenu à surmonter le flot et à voguer à sa surface, ses succès furent rapides, et déjà nous le retrouvons praticien renommé à un âge où d'autres en sont encore à leur début. Ne pouvant entrer de plain-saut dans la pratique hospitalière, nous le trouvons consumant son ardeur philanthropique à fonder, de concert avec d'autres hommes de sa trempe (MM. les docteurs Terme, Goulard et Commarmond), les bases d'un établissement de secours à domicile, fondation humble et précaire à son origine, comme tout ce qui procède de l'initiative privée, mais destinée à devenir plus tard cette magnifique création appelée à réaliser tous les *desiderata* de la charité discrète, intelligente et moralisatrice. Vous avez tous compris que je parle ici de ce Dispensaire médical lyonnais, le point de départ de toutes les institutions de ce genre, appelées, sinon à remplacer, du moins à compléter, à suppléer dans une foule de détails intimes où ils ne peuvent entrer, nos grands établissements hospitaliers, où s'étale au grand jour une charité, peut-être un peu trop fastueuse, et dont les résultats ne sont malheureusement pas à la hauteur des sacrifices faits pour les obtenir.

Grâces en soient rendues aux efforts incessants de tant d'hommes de bonne volonté, le bien obscurément fait sur notre terre de France, et en particulier dans notre noble cité, a été de tout temps contagieux; l'œuvre si laborieusement commencée grandit chaque jour; et ce sera un éternel honneur pour ceux qui l'ont conçue et en ont courageusement poursuivi la réalisation à travers tant d'obstacles, d'avoir si bien auguré de leur pays et de leur siècle; de ne s'être laissé rebuter par aucun obstacle, et de n'avoir jamais désespéré d'atteindre le but auquel aspirait leur généreuse ambition.

Car, quelle plus noble pensée que de laisser le pauvre au sein de sa famille, entouré de tous ceux qui lui sont chers et qui s'empressent de

lui prodiguer leurs soins, au milieu de ces chers pénates dont il ne se sépare qu'avec une si visible répugnance ! Mais avant d'aborder ce sujet, qui fut l'œuvre de prédilection et la préoccupation constante de toute sa vie, il faut prendre Gubian à ses commencements ; à cet âge où l'homme, tout à ses premières impressions, se livre sans déguisement et donne en quelque sorte la mesure de ce qu'il sera plus tard. Vous le savez, on change en général peu, quoi qu'en puissent dire nos moralistes, et l'âge mur ainsi que la vieillesse nous retrouvent d'ordinaire avec les mêmes qualités et les mêmes défauts, avec la seule exagération en plus ou en moins, pour les uns et pour les autres.

Gubian appartenait par sa naissance, du côté paternel, à la meilleure noblesse de robe. Son grand-père, mort en 1792, était conseiller du roi, président à mortier au Parlement de Grenoble, et possesseur de riches domaines dans la province du Lyonnais. Cette fortune disparut comme tant d'autres dans le cataclysme révolutionnaire. Le fils aîné de la famille dut cimenter de son sang les assises de cette statue de la liberté à laquelle on offrait, comme à l'impur dieu Moloch, des hécatombes de victimes humaines.

Louis Gubian, fils du sieur Gubian du Peyraud, celui-là même dont nous essayons aujourd'hui de vous esquisser l'histoire, naquit en 1793, pendant le siège de Lyon, à Rochetaillée, dans une modeste habitation qui appartenait à son grand-père maternel. Après trois ans de mariage, la mère restait à dix-neuf ans, seule, sans ressources, avec un enfant de deux ans à peine. Mais la Providence, qui n'abandonne jamais entièrement ceux sur qui elle a des vues, permit qu'un bon et noble cœur, un simple ouvrier orfèvre, mais qui déjà par son travail était parvenu à une honnête aisance, touché du courage, de la constance et de toutes les autres qualités de Madame Gubian du Peyraud briguât comme une faveur l'honneur de réparer envers elle les torts de la fortune, en se faisant agréer d'elle comme époux. Gubian trouva en lui un second père ; et ce retour inespéré de fortune lui permit, chose ardemment désirée, de se livrer avec ardeur à son goût pour la science. En vain son beau-père, qui avait

espéré trouver en lui un successeur à qui léguer son commerce lucratif, le sollicita-t-il d'embrasser sa carrière; Gubian fit valoir, pour excuser son refus, son entraînement irrésistible pour l'étude. Dans ce petit débat de famille, le beau-père eut le bon esprit de ne pas insister, et Gubian fut enfin libre de se livrer sans obstacle à ses goûts favoris. La médecine eut le don de le fixer; son cœur se sentait attiré par le bien qu'il lui semblait possible de réaliser avec elle.

Après de brillantes études faites au Lycée de cette ville, nous le retrouvons, en 1811, reçu premier au concours de l'internat; fortifiant dès lors ses études en faisant à des élèves moins âgés que lui des cours d'anatomie fort assidûment suivis; soutenant plus tard à Paris, d'une façon brillante, une thèse qui fut fort remarquée, et concourant, avec d'autres esprits d'élite comme lui, à établir cette gloire de l'internat et de la chirurgie lyonnaise, qui s'est si bien affirmée et s'affirmera toujours, malgré tout ce que peut avoir d'absorbant dans tous les genres la centralisation parisienne.

A peine reçu, notre jeune docteur n'eut rien de plus pressé que de revenir dans sa ville natale, heureux de faire hommage à sa bonne mère de ses précoces lauriers. « Fouillez dans le dossier des procès criminels, a dit quelque part un moraliste, et vous trouverez presque toujours une femme. » « Fouillez dans la vie d'un homme illustre, dirons-nous à notre tour, et vous trouverez presque toujours pour mère une noble femme. » Ce fut en effet sa vive tendresse pour cette mère, en qui se résumaient toutes ses affections, qui porta Gubian à choisir, pour sujet de sa thèse inaugurale, l'âge critique des femmes. Quelques malaises éprouvés par celle à laquelle il avait voué une espèce de culte, avaient porté son attention sur ce cap des tempêtes, que toute femme doit traverser avant d'arriver au port de la cinquantaine. Ce fut là comme le point de départ qui décida, en quelque sorte, sa vocation pour cette partie de la pathologie qui concerne plus spécialement les femmes; vocation qui eut pour résultat de le mettre en vogue, pour le traitement de ce genre de maladie; et il faut avouer qu'il la méritait par son zèle et son instruction. C'est lui qui fut le

premier à introduire dans la pratique le *speculum*, qu'il fit pénétrer, en dépit d'une vive opposition, dans la pratique hospitalière.

Devenu médecin titulaire à l'Hôtel-Dieu, il apporta dans son service ce zèle ardent qui le caractérisait, joint à l'amour indomptable de la science. Chacun de ses nombreux malades était examiné avec la plus scrupuleuse exactitude; et afin de ne rien perdre et de simplifier le service tout en même temps, il organisa son département avec une rigueur de discipline en quelque sorte militaire. Les feuilles de service, tenues alors sans esprit de suite et avec négligence, ne reflétaient en quelque sorte que des banalités; il y apporta une précision et une rigueur de détail qui en firent de vraies feuilles d'observations. Ses investigations s'étendaient à tout; c'est à lui qu'on doit l'étude du rapport existant entre les menstrues et le volume de la glande thyroïde; il a l'un des premiers signalé les dangers des injections vaginales contre les flux muqueux de cet organe, en faisant connaître les nombreux accidents consécutifs (dont quelques-uns même suivis de mort) qui avaient été le résultat de diverses tentatives de ce genre.

C'est à ces mêmes préoccupations de la santé publique que l'on doit son *Histoire de la Grippe* qui sévit épidémiquement à Lyon en 1837. Cette maladie, nouvelle encore dans nos pays, s'y présentait alors avec tout le prestige terrifiant qui s'attache à un mal inconnu. Mieux renseigné sur ses tendances, sa forme et son caractère, Gubian s'efforce de rassurer ses concitoyens tout en s'empressant de faire part à ses collègues de ses observations et de ses corollaires sur cette affection nouvelle. Pour lui, la grippe est une maladie épidémique, essentiellement nerveuse, catarrhale, épuisante et recrudescence, causée par une modification de l'atmosphère dont il ne nous a pas été donné jusqu'ici de pénétrer la nature. Du reste, sa marche est en général bénigne; le pronostic, à moins de complications, peu effrayant; la durée assez courte, surtout lorsque le malade s'entoure des principales ressources de l'hygiène.

Également pernicieuse aux hommes et aux animaux, on a vu ceux-ci se hâter d'abandonner le pays où l'épidémie se déclarait; et ceux

qui se trouvaient forcés d'y rester, refuser les pâturages, comme s'ils étaient altérés par quelque vice dans l'air; donnant, comme chez l'homme, des signes évidents de toux et de coryza. Chez le premier elle manifestait son action délétère par des phénomènes toxiques sur les membranes respiratoires et digestives, comme si un poison violent eût été mis en contact avec elles, ainsi que par des efforts convulsifs sur le système nerveux.

Gubian s'est encore livré à de remarquables études comparatives entre la goutte et le rhumatisme, cette maladie, en quelque sorte endémique dans nos contrées. En outre de ces travaux de longue haleine, il a fourni aux journaux de l'époque nombre de communications qui empruntaient du moment toute leur actualité. Il concourut l'un des premiers à alimenter le journalisme médical qu'avaient tenté de relever à Lyon Gensoul et Dupasquier, et après eux MM. Barrier, Garin, Diday, etc. Dans une épidémie variolique qui sévissait dans nos hôpitaux en 1830, il signale les dangers de l'absorption infectieuse du pus de la variole confluente et conseillait de percer les pustules varioliques en pleine suppuration; puis d'en laver à diverses reprises la surface, avec une solution de chlorure de chaux. Il assurait avoir, par ce moyen, réussi non-seulement à conjurer l'intoxication variolique, mais encore à prévenir ces cicatrices difformes, qui parfois estropient et toujours défigurent si disgracieusement les malades.

Une épidémie de fièvre typhoïde, qui se signala par ses ravages en 1844, lui fournit l'occasion de montrer un vrai talent d'observateur, dans un remarquable article publié dans la première série du *Journal de Médecine*, dans lequel il analyse avec une rare sagacité les symptômes prodromiques et pathognomoniques de la redoutable maladie. Il en trouve la cause dans un trouble de l'innervation duquel résulte cet état particulier du sang, dans lequel il nous apparaît dépourvu de cohésion, dénaturé, en quelque sorte, et apportant aux organes qu'il est chargé de vivifier, cette torpeur, cet allanguissement qui entravent de proche en proche toutes les fonctions de l'organisme. On pressent quels peuvent être les résultats des diverses méthodes de trai-

tement en présence d'un pareil état. Que sont tous les systèmes mis successivement à l'épreuve ? de pures abstractions qui s'écroulent devant l'expérience, comme le château de cartes sous le souffle d'un enfant. Un sage éclectisme peut et doit seul guider le praticien au milieu de ce dédale d'opinions et de systèmes disparates ; et c'est là en effet qu'en sont revenus, en fin de cause, la plupart des praticiens, après mainte excursion faite en pure perte dans le domaine infructueux de la théorie.

Le traitement à employer contre cette maladie se ressent donc forcément de l'incertitude de la cause déterminante ; aussi notre auteur se borne-t-il à conseiller au médecin de s'inspirer de la constitution médicale, et d'appliquer à chaque nuance nosologique le traitement rationnel qu'elle réclame.

Nous avons encore de lui une série d'articles physiologiques et psychologiques qui décèlent chez leur auteur un penseur aussi profond que fin et spirituel. Tel l'avons-nous retrouvé plus tard dans la conversation intime, et nous nous sommes convaincus qu'il y avait en lui l'étoffe d'un Vicq-d'Azir, unie à celle d'un La Bruyère.

S'élevant, avec Rousseau, contre cette déplorable tendance des femmes de nos jours à s'exonérer des soins et des peines inhérentes à la maternité, et frappé, comme médecin, de la puissante influence que l'allaitement exerce sur la santé des femmes, il saisit avec empressement l'occasion que lui offre la réunion en congrès, dans notre ville, d'un grand nombre de sommités médicales, pour formuler devant eux cette vérité : que « l'allaitement étant une loi de nature, la femme
« qui s'en écarte s'expose aux maladies les plus graves de son sexe ;
« mais que si, rentrant plus tard dans l'exécution de cette loi, elle
« allaite avec persévérance, les maladies, qui avaient résisté aux ef-
« forts de l'art disparaissent par la seule action physiologique. »

Et en effet, Messieurs ; il est d'axiome en médecine que les femmes qui ne veulent pas être mères à demi ont des suites de couches infiniment plus bénignes ; que leur rétablissement est beaucoup plus prompt, et qu'il est très-rare qu'elles soient affectées de ces affections

puerpérales sporadiques ou épidémiques, qui mettent si souvent, dans le cas contraire, leurs jours en danger. C'est ainsi que la nature sanctionne ses lois, en punissant ceux qui s'en écartent et récompensant ceux qui les suivent. Aussi était-ce avec la vraie conviction d'un apôtre que Gubian prêchait cette grande loi, qu'il appelait un axiome fondamental de la médecine des femmes, dont s'écarter sans raison suffisante était à ses yeux un crime de lèse-humanité.

« L'oiseau, disait-il, abandonne-t-il sa couvée au moment où ses œufs viennent d'éclore ? La sarigue ferme-t-elle à ses petits, arrivant à la lumière, la retraite que la nature a creusée dans son sein ? Non ; Dieu, ce souverain conservateur des êtres, n'a voulu qu'une lente et graduelle séparation entre la mère et le nouveau-né. Citez-moi une mère qui n'ait jamais nourri et qui ne se plaigne pas de quelque malaise dans le ventre, les ovaires, les ligaments péritoniaux, le mésentère, la rate, le foie ! Ainsi, l'enfant en recevant sa nourriture de sa mère, lui rend bienfait pour bienfait ; elle lui donne la vie, mais à elle il conserve sa santé ; il la débarrasse de son excès de lymphe et détourne des humeurs qui, sans lui, frapperaient l'utérus ou d'autres organes. »

Joignez à ces faits, Messieurs, ceux observés journellement dans nos campagnes, où l'on voit comparativement si peu d'affections organiques de l'utérus ou de ses annexes, et vous seriez parfaitement convaincus, si vous ne l'étiez déjà, que le non-allaitement joue, dans la production de ces maladies, un grand rôle ; car ici les femmes qui ne nourrissent pas elles-mêmes leurs enfants ne sont que de rares exceptions ; quelques-unes même, et ce sont souvent les plus robustes, en ont nourri un nombre considérable, ayant ajouté comme par surcroît, à chacune de leurs couches, un ou deux nourrissons. Voilà pourquoi, nous unissant aux idées philanthropiques de Gubian, et comme accomplissant en ce point son vœu le plus cher, nous voudrions que sa voix fût entendue de tous les hommes éclairés de la société, et en particulier des femmes du monde, et qu'elles apprissent de lui que le plus sûr moyen de préserver et de guérir les femmes-mères des ma-

ladies les plus graves qui se développent dans le ventre, et en particulier cette redoutable affection cancéreuse, qui fait tant de malheures et d'intéressantes victimes, c'est l'allaitement.

C'est ainsi que Gubian mettait en pratique les dernières paroles du Christ à ses Apôtres, *euntes docete*. Le médecin, Messieurs, celui qu'Hippocrate veut voir riche de vertu, tempérant, chaste, bienfaisant, dévoué jusqu'à l'abnégation et en tout semblable à un dieu, n'est-il pas, lui aussi, un apôtre? Toute la vie de Gubian ne fut que la mise en pratique de ces préceptes; nul plus que lui n'a réalisé ce type accompli du médecin, *vir probus medendi peritus*.

Mais entre toutes ces œuvres, où se complaisait une ardeur impatiente du bien, l'œuvre capitale, l'œuvre de prédilection, la préoccupation constante de la vie de Gubian, nous l'avons dit, c'était le Dispensaire médical; il s'y était donné corps et âme et en quelque sorte incarné. Son œuvre, tous les jours grandissant et de plus en plus entourée de la faveur publique, est là pour prouver à ceux qui se découragent trop facilement dans la voie épineuse du bien, ce que peut une attention continuelle à s'enquérir de tout ce qui peut contribuer à améliorer le sort des malades pauvres, un talent remarquable d'opérateur, un désir insatiable de faire le bien, joint à un zèle infatigable pour l'avancement de sa profession et à une persévérance sans relâche dans les voies qui peuvent y conduire.

Et ne croyez pas, Messieurs, que je veuille surfaire outre mesure la pensée qui a fait éclore les dispensaires, pour rabaisser celle qui a présidé à la création de nos hôpitaux; une telle allégation de ma part serait faire injure aux siècles de foi et d'ardente charité qui nous ont précédés. Non, vous dirai-je, notre siècle n'a pas inventé la charité; mais à lui peut-être revient le mérite de l'avoir complétée et mieux comprise.

De tout temps la sensibilité innée au cœur de l'homme l'a porté à se préoccuper des moyens de venir en aide à ses frères souffrants. L'histoire, recueillant dans son impartialité le bien et le mal, nous le montre, dans les courts moments que lui laissaient les guerres in-

terminables de cette époque d'antagonisme, élevant des piscines, des thermes, des bains publics, rudiments d'une hygiène publique naissante et d'une tendance philanthropique destinée à prendre plus tard une plus vaste extension.

Les siècles demi-barbares du moyen-âge, l'âge de fer de la chevalerie n'ont à nous offrir, eux, que leurs léproseries ; semblables, en quelque sorte, à ces limbes imaginés par des logiciens inflexibles et sur la porte desquelles on eût pu graver ce vers du Dante sur l'entrée de l'enfer :

Lasciate ogni speranza, voi ch'intrate.

Les guerres des Croisades, en nous initiant aux mœurs hospitalières de l'Orient, multiplièrent chez nous les couvents et hospices, asiles ouverts aux pèlerins de tous pays, refuge assuré pour l'infirme, le soldat estropié et l'artiste malheureux.

Ces divers essais, d'où devaient surgir plus tard nos grandes et belles institutions de bienfaisance, ont été en quelque sorte comme la préparation donnée à la terre à laquelle devait être confié plus tard le bon grain ; et ces humbles refuges dus à la charité privée ou à celle collective des couvents, allaient sous l'impulsion d'une foi vive et d'une charité débordante, se transformer en vastes et splendides palais, pour y abriter la douleur et la souffrance sous toutes les formes.

Mais il était réservé à notre époque, plus grave, plus réfléchie, plus rationnelle, et j'oserais dire, contrairement à l'opinion de quelques casuistes moroses peu enclins à l'indulgence, plus franchement chrétienne, il lui était réservé, dis-je, de voir naître et se propager la véritable idée de l'assistance. Seul, notre siècle, d'une si exquise délicatesse, pouvait s'ingénier à épargner, à ménager cette pudeur, si vive au cœur de l'homme, qui rougit d'un bienfait publiquement imploré ou reçu. Pour celui qui craint d'étaler au grand jour les livrées de la misère dans une salle d'hôpital, il fit éclore les sociétés de secours à domicile, les consultations et distributions de remèdes gratuites, les Sœurs de Bon-Secours, les sociétés d'assistances mutuelles,

etc., etc.; mais, à nos yeux, l'œuvre éminente du siècle, l'œuvre appelée à réaliser la perfection dans l'assistance médicale, surtout lorsqu'elle aura reçu les améliorations que lui apporteront nécessairement le temps et l'expérience des hommes qui l'ont conçue et la mettent si fructueusement en pratique, c'est la création de ce qu'on a nommé les Dispensaires médicaux,

Institués d'abord comme œuvre de charité privée, s'étendant au fur et à mesure que le permettent leurs ressources, les Dispensaires médicaux, lorsque la loi les aura sanctionnés et dotés, auront réalisé tout le bien que l'on peut attendre de l'assistance publique, au point de vue médical : discrétion, tendre intérêt, soins donnés au foyer domestique; que l'on ne se résigne à quitter qu'à la dernière extrémité et avec une si grande répugnance; entourage incessant de tous les êtres que nous aimons; consultations du cœur et de la religion, apportées par ceux-là mêmes qui sont tous les jours admis dans le secret de notre intérieur; de tous ceux, en un mot, dont la vue nous est douce, n'est-ce pas munir le malade de tout ce qui peut lui venir en aide pour triompher de la maladie, et hâter autant que faire se peut sa convalescence?

Malgré tout le zèle déployé autour des malades, et auquel nous nous plaisons à rendre justice, voit-on rien de semblable dans nos hôpitaux élevés à si grands frais? Tout ce nombreux personnel, ce luxe, cette propreté exquise, triomphent-ils plus efficacement des maladies? Hélas! Messieurs, vous ne savez que trop le contraire; et je me garderai, crainte de troubler la paix de leurs hôtes, de trop insister sur ceci. Comment pourrait-il en être autrement? Qu'attendre de bon de tant d'organismes viciés, accumulés sur un même point?

Déjà l'on commence à reyenir de cette manie des grands hôpitaux: l'on ne songe plus à bâtir pour les pauvres des palais fastueux destinés à orner des quartiers populeux. Le jour n'est pas loin où le gouvernement, éclairé par les chiffres éloquentes de la statistique et par les salutaires avis que ne cessent de lui donner les comités d'hygiène, coupera court à ces plaintes; et prenant résolument en mains

la cause du pauvre , fera cesser les inconvénients inséparables de l'institution elle-même , et préviendra les dangers, en disséminant , comme on l'a fait déjà avec succès pour les hospices d'aliénés et pour ceux d'enfants abandonnés, en disséminant, dis-je, nos grands établissements hospitaliers dans les faubourgs des villes, ou en les écartant dans la campagne, tout en donnant plus d'extension aux institutions de charité privées et aux distributions de secours à domicile. Que de maladies évitées, que d'orphelins épargnés par quelques secours insignifiants distribués au début d'une maladie! que de rechutes évitées, que de convalescences franchement établies par une alimentation convenable et un repos prolongé pendant un temps suffisant, jusqu'à ce que les forces soient assez revenues pour permettre au pauvre malade la reprise des travaux de sa profession ! Un peu d'aïssance dans le ménage , une douce quiétude , l'absence des soucis du lendemain, voilà plus qu'il n'en faut pour retremper sa force morale et hâter sa guérison.

Je vous demande pardon, Messieurs, de cette digression dont je n'ai pas été le maître ; mais il me semble en m'y abandonnant être resté dans mon sujet et avoir traduit, comme il l'eût traduite lui-même, la dernière pensée de Gubian. Il n'était pas de ceux , honte de leur profession, exception heureusement bien rare, qui désertent la mansarde du pauvre pour courir au chevet de l'opulent ; de bonne heure il s'était complu à mettre son bonheur dans l'accomplissement de ses devoirs : devoirs austères du père de famille , devoirs du médecin qui touchent de si près au sacerdoce chrétien. Après une journée entière consacrée à une clientèle fractionnée dans les quartiers les plus éloignés de la ville, il trouvait encore le temps de donner à son fils des répétitions ; n'abandonnant à personne le soin de le préparer à cette éducation forte et sérieuse qui en a fait l'homme distingué que vous connaissez et dans lequel le père semble revivre et se perpétuer. Toujours tout à tous, sans se plaindre, sans marchander son dévouement, il ne sut rien refuser à ceux, quels qu'ils fussent, qui s'adressaient à lui. Le matin même du jour où la mort vint terminer

brusquement cette tâche ininterrompue de bienfaits, malgré la rigueur de la saison, malgré les avertissements que lui donnait une santé jusqu'alors robuste, qui commençait visiblement à s'altérer, il avait déjà vu douze malades. Travailleur infatigable et qu'aucun obstacle ne pouvait rebuter, on eût dit qu'il voulait, comme cet ancien, ajouter aux jours les heures qu'il arrachait aux nuits. Tant d'occupations si diverses accumulées sur une seule tête, n'empêchaient pas Gubian de rédiger chaque soir force notes sur tout ce que lui avait offert de remarquable dans la journée sa pratique civile et hospitalière. Ces notes précieuses qu'une mort prématurée, si l'on considère sa robuste constitution, ne lui a pas permis de mettre en œuvre, se sont accumulées au point de former aujourd'hui 18 gros volumes in-4° d'une écriture fine et compacte. Si je vous dis ceci, Messieurs, ce n'est pas que je sois de ceux qui mesurent les écrits à la toise et applaudissent à la faconde des auteurs; mais uniquement pour vous donner une idée de l'ardeur de Gubian au travail, et en même temps vous faire comprendre l'étendue de la perte qu'a faite en lui la science, qu'il eût enrichie de précieux corollaires pratiques, si la mort, qui se plaît si souvent à déjouer les projets des hommes, lui eût laissé le temps de revoir son œuvre, de la condenser et de lui donner la vie. Pour moi, si quelque chose m'étonne dans une carrière si bien remplie, c'est que ce corps, qu'il ménageait si peu, ait pu résister si longtemps à cet excès de fatigue : preuve évidente de ce que peut une âme fortement trempée sur sa frêle enveloppe, et qui peut servir à nous convaincre que le bonheur physique, comme le bonheur moral, est attaché, pour l'homme, à l'exercice de ses facultés intellectuelles et morales; de même que la santé du corps est attachée aux exercices qui développent sa force et doublent ses facultés de résistance.

Gubian, nous l'avons vu, avait développé de bonne heure les unes et les autres, et toute sa vie n'était que la mise en pratique de ces leçons; aussi rien n'égalait son expérience et son habileté comme praticien, si ce n'est sa vaste érudition : quelque question médicale, que l'on agît devant lui, il avait toujours à l'appui de son opinion une

foule d'expériences et de textes concluants à citer. Au sein des nombreuses sociétés dont il faisait partie, dans l'administration du Dispensaire, dans la commission de Salubrité publique et dans la Société de médecine, à la présidence desquelles il fut plusieurs fois appelé, il avait un art tout particulier de résumer les débats ; on écoutait avec déférence ses décisions toujours convenablement motivées, avec une modestie et une déférence si marquée pour les avis des autres, qu'on croyait retrouver en lui comme un écho de ses propres pensées ; genre de mérite si rare en général, et qui consiste à s'effacer pour faire briller les autres.

J'aurais à vous entretenir longtemps sur ce ton, Messieurs, si je tenais à épuiser tous les genres de mérites de Gubian ; après vous l'avoir montré médecin judicieux et profond observateur, j'aurais aimé à vous montrer en lui le littérateur et l'artiste, le membre zélé du Conseil d'administration de la Société d'Instruction primaire du Rhône ; aimant, cultivant et encourageant les arts en artiste, mais en artiste éclairé qui voit les choses de haut ; membre-né de toutes nos institutions libérales et bienfaisantes ; aimant le bien et cachant celui qu'il faisait avec plus de soin que d'autres ne mettent à s'en parer, il avait au suprême degré ce je ne sais quoi de bon qui enhardit le pauvre à demander, tant on semblait lire sur sa figure le plaisir de faire plaisir.

Honoré d'une foule de ces distinctions dont la plupart des hommes s'enorgueillissent, jamais on ne le vit s'en prévaloir ; on eût dit plutôt qu'il demandait pardon de son mérite à ceux qui en ont souvent moins que de prétentions. Doux, affable, sans faire montre de trop d'empressement, le plus humain des hommes, et comme le dit d'un trait Cicéron, maître dans l'art de louer : *Omnium bonorum cultor atque eruditorum*, la simplicité, la modestie, la politesse furent ses plus grandes vertus. Comment s'étonner après cela que ceux qui l'ont connu aient été ses amis ? aussi n'eut-il de ce côté rien à regretter, et à l'heure de ses funérailles, un immense concert de louanges auquel ne s'entremêlait un seul mot de reproche, s'élevait-il des mille poitri-

nes d'hommes éminents de tout genre et du flot populaire, qui ont accompagné à sa dernière demeure l'homme qui n'eut d'autre préoccupation, durant le cours de sa vie mortelle, que celle de faire le bien.

Ma tâche est terminée, Messieurs, mais je ne voudrais pas me séparer de vous sans vous prier de ne pas faire supporter à la mémoire de Gubian la peine de la faiblesse de son panégyriste. Assurément cet éloge eût été mieux placé dans la bouche de l'un de ceux, et ils sont nombreux parmi vous, qui eurent ses préférences d'amitié et furent ses émules dans le bien. Toutefois il m'a semblé d'un bon exemple que, de temps en temps, des personnes désintéressées, et en dehors de toute position officielle, prissent en main la louange de la vertu modeste et du mérite qui s'ignore, de l'une enfin de ces âmes exceptionnelles que l'on peut montrer, par ces temps de défaillance, avec un légitime orgueil, comme un échantillon de ce que furent les hommes de ce siècle qui s'écoule, à ces générations fanfaronnes et sceptiques, qui semblent n'avoir de culte que pour les jouissances matérielles, et leur dire : Voyez, il y a au monde autre chose que la richesse, les places, les honneurs ; il y a autre chose que les plaisirs sensuels et la jouissance grossière ; il y a la conscience du bien accompli, et ce bonheur inassouvi que goûtent les âmes pures et aimantes, la douce et intime jouissance que donne le culte du devoir uni à la vertu.

F. MONIN.

(Extrait des Mémoires de l'Académie impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon.)